

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION:
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50



Mademoiselle Eva Booth, commissaire de l'Armée du Salut, vient d'arriver à Dawson, Yukon, pour y semer la graine de la tempérance et de la vertu.

Cette vaillante voyageuse, qui n'a pas reculé devant les fatigues d'une excursion au cercle polaire et a osé affronter les cauchemars d'une douzaine de nuits passées en char-dortoir ou en bateau à vapeur, a été accueillie en héroïne par le maire de Dawson, qui lui a fait une réception aussi grandiose qu'officielle, et par le gouverneur du Yukon, qui s'est empressé de lui offrir l'hospitalité pendant son séjour au pays de l'or.

C'est parfait, et ces braves gens ont agi suivant leur état d'âme.

L'Armée du Salut est une plante anglo-saxonne qui ne se plaît qu'en terre humide et froide, et qui s'étiole et meurt dès qu'elle est transplantée dans les pays latins, baignés de soleil ; les pâles corolles de ses fleurs sans parfum plaisent aux fils de John Bull, l'acre saveur du suc de ses feuilles est douce au palais de frère Jonathan, et quand la bise du Nord agite ses tiges anémiques, Jonathan et John Bull, bercés par cette harmonie, sont plongés dans un ravissement étrange, que Jacques Bonhomme et Jean-Baptiste ne pourront jamais éprouver.

Tous les goûts sont dans la nature ; les Chinois aiment les huîtres rances et les chiens rôtis baignés d'huile de ricin ; les Allemands raffolent de la soupe à la bière ; certains nègres du Congo trouvent à la terre glaise un goût délicieux ; enfin, chaque race a ses friandises préférées, et je ne vois pas de raison pour blâmer les Anglais et les Américains d'aimer la plante salutiste, qui plaît et fait, du reste, beaucoup de bien à leurs robustes estomacs.

Cependant, tout en appréciant la part indéniable de bienfaits et même de consolations que l'Armée du Salut apporte à nombre de pauvres diables dévoyés ou dégradés, je ne puis réprimer un sentiment d'étonnement en voyant le déploiement de gracieusetés qu'affectent les autorités de Dawson en l'honneur de Mademoiselle Eva Booth.

Elle arrive un peu tard, la Commissaire de l'Armée du Salut, et on serait tenté de croire qu'elle n'a pensé au Yukon que quand toutes les difficultés du voyage ont été aplanies et les moyens de communication parfaitement établis.

D'autres missionnaires n'ont pas tant différé leur départ, d'autres apôtres du bien n'ont pas attendu aussi longtemps ; de saintes filles silencieuses se sont aventurées, il y a de nombreuses années, dans ces régions lointaines, alors qu'il n'y avait pas de nuggets à ramasser ni d'honneurs à recevoir, mais seulement des misères à soulager, des consolations à prodiguer et des âmes à sauver. Sans bruit, sans orchestre assourdissant, ces filles du Seigneur s'en allaient, égrenant leur rosaire, déchirant leurs genoux aux ronces du chemin, meurtrissant leurs pieds aux pierres du sentier de la prairie sans fin, et quand, le soir venu, broyées par la fatigue, elles devaient s'arrêter, elles n'avaient ni les chaises rembourrées d'un char de première classe, ni les fauteuils capitonnés d'un bateau à vapeur, pour reposer leurs membres endoloris, mais la misérable cabane d'un sauvage ou la terre nue sous la voûte du ciel.

Filles du même Dieu que celui de Mademoiselle Booth, elles savent le servir d'une autre manière, et n'ont que faire des adresses de félicitations du maire d'une cité ou de l'hospitalité luxueuse d'un gouverneur.

Quelle différence, mon Dieu, quelle différence !

◆◆ Je viens de lire un livre nouvellement

paru : "Voyage d'un Canadien-français en France", par Edmond Lambert.

Le nom de l'auteur doit cacher un pseudonyme que je n'ai pu parvenir à découvrir.

La toilette du livre est parfaite. Il est imprimé par Alphonse Lemerre, le grand éditeur du Passage Choiseul, Paris, et forme un très joli volume.

Quant au livre lui-même, je me demande pourquoi M. Edmond Lambert l'a écrit. Il ne contient rien de saillant, rien d'original, rien de nouveau, c'est un livre dont on ne peut dire ni bien, ni mal. Beaucoup de coups de ciseau, des descriptions et des citations que nous avons lues cent fois, et surtout un manque complet de cohésion.

L'auteur a dû s'apercevoir lui-même de cette absence d'unité, car voici comment il s'exprime dans sa préface :

"Je raconte ici les impressions qu'un Canadien a éprouvées en France ; et si, parfois, les réflexions que je fais sur des considérations extérieures à mon sujet m'entraînent hors de l'itinéraire de mon voyage, c'est que, logiquement et sans artifice, la considération de l'état social et industriel "ou autre" en France m'a souvent suggéré des pensées bonnes à expirer."

Le livre vaut la préface.

L'auteur a beaucoup de sympathie pour la France, mais il ne nous émeut jamais, il ne nous entraîne pas, et la lecture du premier guide de touriste nous fait le même effet que celle de ce livre.

Ce très beau volume de trois cents pages ne contient que le récit d'une excursion en bicyclette de Paris en Bretagne. Il y avait matière à faire quelque chose d'enlevant, d'entraînant comme la bécane, mais M. Lambert nous semble aller au petit pas, d'un air fatigué, qui n'appartient pas d'ordinaire aux bicyclist.

Après avoir passé plusieurs années en France (c'est ce qu'il nous dit), voici comment il résume son appréciation de la France et des Français :

"Il y a trop de lourdes portières et de grilles en France ; cela rend la vie nerveuse et sporadique. Tout est rapproché et cependant dans un menaçant antagonisme ; le chaud et le froid, la paix et la guerre, le bonheur et la mort subite, le cœur et la raison, les principes et la pratique, la vertu et le plaisir, etc.... L'enfant dans sa jeunesse est gardé sous les verrous, la jeune fille est cloîtrée ; à vingt ans, si elle est mariée, tout lui est permis "par les parents" et par la société. Quant au jeune homme, "s'il est bachelier", tout lui est non seulement permis, mais "suggéré" en quelque sorte, comme à un animal à qui on rend la liberté."

Quel style, ô mes aïeux ! quelles idées ! quel galimatias !

M. Lambert continue dans la même langue :

"En France, la société comme les individus est, durant certaines périodes, dans la plus complète sécurité ; puis un beau jour, la voilà en proie à une révolution. Il en est de même des personnes."

"A la moindre occasion on parle de "manifestation". Manifester est un mot qui veut dire "se surchauffer avec ses idées politiques ; puis taper, crier et chanter ses principes."

"On a barricadé l'Elysée et le Louvre et les églises, par crainte des révolutions ; on emmure les jeunes personnes et on verrouille partout les portes, par crainte des attaques à la vertu."

"C'est une alternative continuelle de paix et de trouble, d'appréhension et de surprise. Règne de terreur et de folle licence à la fois..."

"Chez nous, c'est plus tempéré. Une jeune fille de bonne famille peut très bien aller au bal toute seule, et ses parents dorment en toute sécurité, assurés que leur fille se fera escorter au retour par celui en qui elle a plus de confiance et qui a pour elle le plus grand respect."

Je ne sais quel monde a fréquenté M. Lambert en France et au Canada, mais il affiche sa profonde ignorance d'une manière un peu trop manifeste.

La fin de son appréciation vaut de l'or :

"Règne de terreur, disais-je, mais il y a dans l'âme française, par contre, un profond sentiment de l'honnêteté. Cette honnêteté, cette horreur de la dissimulation — sauf en des matières non tout à fait matérielles, comme l'amour, — comporte un sentiment de délicatesse dans l'affection et les relations ordinaires des hommes, qui fait le principal charme de la société française. Ainsi, tous les matins, les parents font grande distribution de baisers aux enfants ; le soir également, et souvent dans le jour. Si deux amis se rencontrent vingt

fois dans une journée, ils se donneront vingt fois la main en se demandant "Comment ça va ?"

"Chez nous, des amis se voyant tous les jours ne se donnent la main qu'au 1er janvier ; et après l'âge de sept ans, les enfants n'embrassent plus leurs parents qu'une fois l'an. Sur ce point, le conseil de sir John Lubbock pourrait nous être utile : "Ne soyez pas trop renfermé. N'ayez pas peur de témoigner vos sentiments. Il ne faut pas seulement être affectueux, il faut aussi donner des preuves visibles de son affection. Soyez tendre, d'un cœur toujours chaud, attentif et affectueux. La sympathie rend de plus grands services que la charité ; l'affection vaut plus que l'argent, et une bonne parole fait plus de plaisir qu'un cadeau."

Ouf !... c'est la fin.

Eh bien, franchement, ce pauvre M. Lambert a dû éprouver un bien vif désir de voir sa prose imprimée, ou de dépenser de l'argent, pour avoir publié ce livre, ce malheureux livre, qui doit coûter bien cher, et il eût mieux fait de consacrer cette grosse somme à prendre des leçons de français et à étudier les Français.

Il ne connaît pas l'un, il ignore les autres.

Plaignons-nous maintenant d'être mal appréciés en France !

◆◆ Voici le temps des villégiatures, le moment où les touristes abondent, voyagent et circulent à grands frais, la saison où nos riches citadins vont aux villes d'eau, dans des hôtels qui exigent cinq et sept piastres par tête et par jour, pour le luxe de tapis et la nourriture, souvent inférieure, qu'ils "donnent" à leurs clients.

L'argent roule, et les piles de billets de banque s'accumulent dans les coffres-forts des grands auberges.

Tant mieux, mais les pauvres ont-ils seulement les miettes des banquets des riches ? Je ne le crois pas.

Québec a le plus bel hôtel du Canada, le Château Frontenac, qui est une petite merveille. Québec a tout ce qu'il faut pour recevoir les riches, mais Québec n'a que sa prison pour loger ses pauvres.

Il n'y a pas huit jours, un misérable, un vieillard de quatre-vingts ans, a été ramassé par la police, comme n'ayant ni feu ni lieu, comme vagabond.

Vagabond à quatre-vingts ans !

Et la chose était vraie. Le pauvre vieux n'avait ni foyer, ni pain, ni amis, ni parents. D'où venait-il ? Il ne le savait guère. Chemineau par force, il disait venir de là-bas et aller là-bas.

Là-bas, c'est-à-dire n'importe où on lui donnerait une croûte à manger et un abri pour dormir.

La ville, n'ayant pas de refuge, le recorder fut obligé de l'envoyer en prison, où il a dû rencontrer d'autres misérables dans le même cas.

On entend trop parler de religion et pas assez de charité. Ne pourrait-on pas se décider à fonder à Québec un refuge, un asile de nuit et même de jour aussi où l'on pourrait recevoir les malheureux, en attendant que l'on prenne une décision sur leur cas.

La prison est un établissement très bien tenu, quoique aussi laid que son nom, mais il y existe une promiscuité que l'on ne devrait pas imposer à des pauvres dont tout le crime est de se trouver sans ressources et sans parents ou amis.

Le maire de Québec, qui a déjà tant fait de bien à la ville dont il est le premier magistrat, devrait bien amener un jour cette question devant le conseil municipal.

Son nom et son influence suffiraient pour mener à bien une oeuvre dont le besoin est, malheureusement, loin d'être illusoire.

◆◆ Le roi de Saxe vient d'intenter une poursuite judiciaire contre un journaliste, pour libelle criminel.

Allons, bon ! si les rois s'en mêlent, c'est un véritable comble !

Pauvres journalistes, qui ont tant de mal à élever leurs canards, à quels déboires ne sont-ils pas exposés !

Quel crime a-t-il commis, notre confrère saxon ? on ne le dit pas, mais eût-il prétendu que le roi de Saxe est aussi idiot que le roi de Bavière, qui n'a jamais pu dire "papa" ou "maman" de sa vie, qu'il serait parfaitement excusable, maintenant que le susdit potentat vient de le poursuivre.

Pauvres journalistes !

LEON LEDIEU.